

LA MANTE RELIGIEUSE

Un jour, cet automne, en marchant
 Dans un chemin creux et penchant,
 Jo m'étais perdu, l'âme pleine
 D'ambition,
 D'illusion
 Mondaine.

Et dans les chaumes des épis,
 Sous son aile double je vis
 La mante de l'autre journée,
 Qui priaît Dieu,
 Vers le ciel bleu
 Tournée.

—Pieux insecte, Dieu, dit-on,
 Pour tes prières t'a fait don
 (Car elles n'ont ni fin ni pauses),
 De deviner
 Et d'enseigner
 Les choses.

Et si quelque enfant égaré,
 Dans les blés l'ayant rencontré,
 Te requit d'éclairer son doute,
 Toujours du bras
 Tu lui montras
 Sa route.

Dans nos plaisirs, dans nos chagrins,
 Je vois que, hors des bons chemins,
 L'autre enfant aussi, je dévie.
 Car, en croissant,
 L'homme se sent
 Imple!

Dans l'ivraie et dans le froment,
 Dans l'orgueil, dans l'abattement,
 Comme dans l'espérance verte,
 Pauvre de moi!
 Partout je voi
 Ma perte.

J'aime l'espace et vis lié ;
 Dans les ronces je vais nu-pié ;
 L'amour est Dieu, mais l'amour pêche ;
 Le rêve est haut ;
 L'acte bientôt
 L'ébrèche.

Trop tôt s'efface ce qu'on fait ;
 L'instinct brutal se satisfait,
 L'idéal fuit sans qu'on l'atteigne ;
 Né dans les pleurs
 Y saigne.

Le mal est laid et me sourit ;
 La chair est belle et se pourrit ;
 Je veux boire, et l'onde est mauvaise ;
 Toujours languir,
 Vivre ou mourir
 Me pèse.

Je suis las, j'ai fait... Fais-moi voir,
 Fais-moi luire, ô mante, un espoir
 Qui soit hors des prises du doute,
 Je ne sais quoi !...
 Indique-moi
 Ma route.

De l'insecte silencieux
 Je vois aussitôt vers les cieux
 Le maigre bras qui se déploie ;
 Mystérieux
 Et sérieux
 Il prie.

FRÉDÉRIC MISTRAL.

pour la Suisse, cette terre classique des rêveurs et des amants.

Mille compliments furent prodigués à la reine du jour. On l'appela avec affectation madame, et Amédée lui dit : Annonciade !

Quelques semaines avant il avait bien dit aussi : Marie ! mais avec quelle différence... elle le comprenait aujourd'hui.

Un vieux duc, le très vieux et très aimable duc de la Hourde, qui l'observait, crut remarquer sa jalousie, et s'approcha :

—Vous avez laissé prendre votre tour, belle reine ; il faut que les jeunes gens d'aujourd'hui soient grandement dégénérés, car je sais bien, moi, la regardant galamment, que j'aurais mieux choisi.

Une éclair de douleur passa dans l'œil de Marie.

—Je ne veux pas me marier, répondit-elle fièrement.

—Propos de fillette, reprit le duc de la Hourde dont le grand âge autorisait la liberté ; quand un jeune homme selon votre cœur se présentera...

Il s'arrêta en la voyant pâlir, pâlir affreusement.

Selon son cœur... Il ne s'en présenterait jamais... Il y en avait un... un seul... et il était perdu, plus que mort.

Chose étrange ! le vieillard comprit. Il sentit qu'il venait de mettre la main sur une plaie vive, fraîche, saignante, et, avec un peu d'attention, suivant un regard perdu, un plissement des lèvres, une crispation des mains jointes, il devina quel était le genre de la plaie. Changeant alors de ton et de rôle, il dit avec une grande douceur et des inflexions paternelles dans la voix :

—Mon enfant, le bonheur de la femme est dans le dévouement ; vous avez choisi la meilleure part ; votre mère est veuve, votre frère malade, soyez l'ange de tous deux ; la tâche n'est pas rude quand on se dit que chaque parole de notre cœur, chaque tendre regard est comme une fleur semée sur les pas de ceux qu'on aime.

Elle l'écoutait avec résignation, avec calme. Il avait détourné sa pensée des douleurs égoïstes qui engendrent le mal et lui montrait dans la famille l'action souveraine de la charité, seule capable de guérir le cœur en lui donnant un aliment presque divin.

Il lui prit la main et parla longtemps avec cette éloquence des vieillards qui tombe sur le cœur comme une caresse. Il disait :

—Moi-même j'aime à vous voir quand je viens ici, chère enfant ; j'aime à prendre votre bras pour la promenade, à vous trouver le soir pour faire le cent de piquet ; un mari m'aurait enlevé tous ces petits privilèges. Je prends de l'âge, Marie, vous serez une joie pour ma vieillesse, vous me consolerez de la fille que j'ai perdue...

Il se détourna pour s'essuyer les yeux.

Elle se taisait ; mais je crois bien qu'elle lui parlait avec son cœur.

Il reprit :

—Il y a dans le monde de bonnes créatures comme vous, que Dieu n'appelle pas aux joies troublées du mariage, et qui restent toute leur vie les bons anges du foyer paternel ; elles sont les filles de ceux qui n'en ont pas, et les mères des petits orphelins au berceau ; les malades les connaissent, les pauvres les bénissent... Ma chère Marie, au ciel on sait leur nom.

—Oh ! merci, dit-elle avec une voix suave et mélodieuse comme un chant, car, en vérité, il l'avait consolée.

Un déjeuner servi aux intimes suivit le brouhaha de la première réception ; puis chacun devint libre de son temps jusqu'au dîner, qui devait être nombreux en convives, et snivi d'une fête champêtre donnée aux gens du hameau.

Annonciade profita de ces quelques heures de répit pour faire ses préparatifs de voyage, et Marie-Sophie descendit à la serre chercher la solitude et le repos. Monsieur l'abbé X***, qui épiait l'occasion de l'entretenir, ayant observé la direction qu'elle prenait, ne tarda pas à la rejoindre. Il la trouva abîmée dans ses réflexions.

Effectivement ce lieu choisi imprudemment par son cœur malade lui retraçait d'une manière si sensible la perte de ses espérances et la fatale découverte du secret qui les détruisait sans retour, qu'elle n'y venait jamais sans nouveaux combats. Il faut dire, pour sa justification, que le besoin d'isolement était la principale cause de la présence de Marie-Sophie en ce lieu ; les promeneurs y pénétraient rarement.

L'abbé X*** ne savait comment attirer son attention. Elle tenait la tête baissée, et paraissait complètement étrangère aux bruits de la vie extérieure. Le prêtre connaissait le danger de ce tête-à-tête avec la passion, il s'avança donc résolument, et dit : « Marie ! » avec une douceur affectueuse qui devait aller au cœur de la pauvre affligée.

Elle le regarda avec des yeux navrés, elle pensait bien, elle devinait bien à l'inflexion de sa voix qu'il savait tout.

Il prit un siège auprès d'elle, comme pour la préparer à un long entretien, lui faire bien comprendre qu'il ne venait point échanger des banalités ou lui adresser des misérables reproches, mais voir à fond sa chère âme comme Dieu la verrait un jour sans voile et sans réticence. Le temps était si beau que toutes les vitrines ouvertes laissaient entrer, tamisées par le feuillage, les plus tièdes rayons du soleil ; les ombrages du jardin se mêlant au dôme de verdure que projetait au-dessus de leur tête la riche, je pourrais dire la luxuriante végétation des plantes de tropiques que renfermait la serre, semblaient les isoler de la terre entière.

Et cependant ils ne furent pas longtemps seuls ; un quart d'heure à peine s'écoula qu'Annonciade ayant promptement fini de jeter quelques robes, chapeaux et cachemires dans une caisse, vint de son petit pas léger, semblable à un gracieux oiseau qui voltige sur des fleurs, pour rejoindre sa sœur, la croyant seule.

En entendant une voix étrangère, elle s'arrêta confuse, et la Providence lui donna sa part de l'épreuve cruelle dont elle avait déjà frappé Marie-Sophie.

Le prêtre disait :

—Vous êtes malheureuse, Marie, vous avez ouvert votre cœur à une affection de la terre, et la blessure que vous avez reçue saigne dans ce moment bien cruellement.

—Elle saignera toujours, répondit Marie-Sophie avec amertume.

—Chère enfant, où est votre confiance en Dieu ? dit le prêtre avec attendrissement.

—Il a été sans pitié pour moi, répondit Marie-Sophie le cœur et les yeux secs.

—Non, ma fille, Dieu n'est pas sans pitié ; ses actes sont toujours dirigés dans un but de miséricorde, lors même qu'avec nos vues bornées nous sommes incapables de percevoir les causes qui le font agir.

Marie-Sophie était encore trop près de la révolte pour écou-

ter efficacement le langage de la raison ; elle disait des mots amers qui ne répondaient à rien et se liaient seulement dans sa pensée à sa terrible préoccupation. Ils éclairaient le prêtre s'il n'était pas venu trop tard.

—J'ai servi Dieu avec ferveur, avec amour, murmurait Marie... A quoi bon?... Il n'y a que le vice qui prospère en ce monde.

Le prêtre l'interrompit sévèrement :

—Prenez garde, ma fille, un mot de plus serait un blasphème.

Et la voyant pâle et brisée par la lutte, il reprit d'un ton paternel :

—Revenez à des sentiments plus doux, pauvre enfant ; n'écoutez pas la passion irritée ; ouvrez-moi simplement votre cœur, cela vous fera du bien, et peut-être pourrai-je vous en faire à mon tour ?

—Vous ouvrir mon cœur !... s'écria Marie-Sophie exaltée. Vous n'y verrez qu'un nom, vous n'y entendrez qu'un cri : Amédée ! Celui qui est devenu mon frère et dont Annonciade m'a volé l'affection !

—Silence !... dit le prêtre effrayé : Malheureuse enfant, si quel qu'un vous entendait...

Oui, quel qu'un avait entendu. La pauvre femme si malencontreusement arrêtée à la porte de la serre reçut ce coup affreux mais ne poussa pas un cri. Elle leva vers Dieu ses yeux qui semblaient en même temps pleurer et prier, et se traînant comme un blanc fantôme le long des arbres verts, elle gagna le petit oratoire où, chaque jour, elle venait bénir et remercier Dieu.

Dans la serre le prêtre avait repris la parole :

—Vous avez eu une éducation chrétienne, Marie, elle doit être votre appui aujourd'hui. D'ailleurs, ma chère enfant, le degré de parenté qui vous lie à M. Amédée, exige impérieusement que vous brisiez les sentiments que vous avez nourris à son égard, et que vous perdiez la mémoire d'un passé désastreux.

—Si vous saviez... comme la plaie est profonde ! dit Marie-Sophie un peu plus calme.

Le prêtre attendait.

Ah ! pauvre femme ! on le voyait bien sur son visage ; toutes les douleurs y avaient creusé leur passage.

Il se faisait dans l'âme de Marie-Sophie un violent combat. La contrainte dans laquelle elle avait tenu ses sentiments de puis quelques semaines, demandait à faire explosion. Elle sentait le besoin de dire les déchirements de son cœur, puis elle était retenue par cette crainte de la douleur qui rougit de mettre ses plaies à nu.

—Parlez, dit le prêtre, vous êtes avec un véritable ami, un père.

Elle succomba au besoin d'être plainte et consolée.

—Si je ne vous ouvre pas mon cœur, ce n'est pas la crainte qui me retient, répondit-elle d'un ton qu'elle s'efforçait d'affermir. Il me semble seulement que si je touche au mal que je ressens, la douleur va être si aiguë que je vais me mettre à pousser des cris sauvages. Voilà trois semaines que je travaille à paraître calme, pendant qu'intérieurement je n'ai pas un seul instant cessé de gémir et de crier. Depuis un an, tout ce que j'avais au cœur de jeune et de vivant s'était tourné vers Amédée. Aucun remords, aucune anxiété n'a troublé cette affection. Je la sentais sainte, légitime et autorisée par ma mère...

Elle se cacha la figure.

—Pauvre enfant ! murmura le prêtre, pauvre enfant !

Elle reprit la parole avec une précipitation nerveuse :

—J'ai laissé prendre ma vie, prendre mon âme... Après Dieu, lui ; après lui... rien.

Elle s'arrêta encore, effrayée de ses propres paroles, osant à peine lever les yeux ; elle ajouta cependant :

—C'est trop, n'est-ce pas ? L'atteinte est mortelle.

Le prêtre avait au cœur une vive peine, qu'un accent ému trahit :

—Il faut combattre, Marie, il faut oublier.

—Je l'aime, dit-elle avec un soupir et un sanglot.

C'était le devoir du prêtre de lui parler sérieusement, sévèrement, c'était un devoir sacré, impérieux, nécessaire, et aussi de la calmer, de la consoler. Il le fit :

—Ecrasez ce sentiment fatal, Marie ; sortez de votre faiblesse, soulagez-vous par des larmes, si vous pouvez pleurer, mon enfant... M'entendez-vous, m'écoutez-vous ? Vous avez fait un grand effort en m'accordant toute votre confiance, je vois la situation mieux que vous. Oui, ma fille, soyez-en sûre ; j'ai confiance dans votre courage, dans vos efforts...

Les grands yeux noirs de Marie étaient rivés sur ceux de l'abbé X*** ; sa bonté, sa sympathie avaient une vertu communicative que la pauvre créature ressentit.

Il vit la rougeur fébrile qui animait ses joues, faire place à une pâleur résultant de l'émotion ; le cœur se calma et la raison semblait réclamer ses droits. Le prêtre en profita :

—Vous avez dit, Marie, après Dieu, lui ! Ce mot est-il vrai ? Dieu, dans votre cœur, est-il toujours le premier ?

A cette interrogation, elle reçut comme un choc violent, elle voulut balbutier quelque chose, les mots expirèrent sur ses lèvres.

—Regardez au fond, dit le prêtre ; soyez généreuse, mon enfant, osez vous juger ; que la peur et la honte soient le remède.

Elle pleurait si rarement, si difficilement... et pourtant, en face de cette vérité jusqu'alors méconnue, elle pleura.

Le prêtre dit avec émotion :

—Toutes les affections passionnées éloignent Dieu, ma pauvre enfant ; et elles prennent sa place, la place de Dieu dans une âme ! L'âme croit de bonne foi rester pure et pieuse ; peut-être aux yeux du souverain juge, l'intention servira-t-elle d'innocence ? mais un jour ou l'autre la lumière se fait, et c'est Dieu lui-même qui souvent l'envoie par l'épreuve ou par le châtement.

Marie-Sophie se leva humble et tremblante :

—Est-ce que j'aimerais moins Dieu ?

—Allez examiner cela à la chapelle, ma chère fille, reprit le prêtre ; dans une demi-heure j'irai vous y rejoindre, entendre votre confession et vous bénir.

Il la regarda s'éloigner avec attendrissement. Il avait connu cette jeune fille heureuse et forte ;... pour une impression au cœur, sa vie était dévastée. En la voyant s'acheminer vers la chapelle de la famille, il se disait :

Bénie soit la religion qui veille sur cette âme malade ! sans le secours divin, il ne lui resterait que le désespoir.

Marie-Sophie pénétra dans le petit oratoire ; elle aperçut une forme blanche inclinée sur un prie-Dieu ; la tête était enfouie plutôt que posée dans les mains, et des sanglots mal étouffés retentissaient par intervalles. Malgré la clarté éteinte de ce doux lieu, un cœur de sœur ne pouvait pas s'y tromper.

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

IV

LE JOUR DES NOCES

(Suite.)

Elle restait ployée en deux sur son accoudoir, absorbée dans les souvenirs que Dieu lui envoyait et qui, plus et mieux que toute consolation humaine, servaient à la remettre dans sa voie. Elle releva enfin la tête, et put prier avec un cœur plein de générosité pour le bonheur terrestre et divin des deux époux qui, à ce moment solennel, échangeaient leurs anneaux et leurs serments.

Dans la sacristie, elle signa avec fermeté ; et quand Amédée l'approcha et lui dit officiellement : « ma sœur ! » son cœur resta presque calme et ses yeux ne se mouillèrent pas.

Tout était terminé. On remonta en voiture, on reprit le chemin du château. La route était sillonnée d'équipages ; dans cette petite ville d'Argentan se sont retirées un grand nombre de familles nobles qui, à côté des mesquineries de la vie de province, ont conservé quelque chose de leur grandeur native, au moins des carrosses et des chevaux. Tout ce monde, appartenant au monde de madame de Ribenne, avait été invité à la bénédiction nuptiale, et venait jusqu'à Rémillac pour saluer la nouvelle mariée. Elle devait partir dès le lendemain avec son mari, auquel on accordait un congé d'un mois,